

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 6 SEPTEMBRE 1884.

No. 37

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Le numéro, 3c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

CHRONIQUE.

Ces jours derniers, une rumeur à sensation parcourait les rues de Montréal aussi rapidement qu'une traînée de poudre. Les journaux s'en emparèrent et la répandirent aux quatre coins du pays.

On disait qu'un certain marchand bien posé dans la société avait tenté de se suicider en essayant de se jeter dans le fleuve. On donnait pour raison de son suicide... vais-je le dire?... Ça revient toujours à ce vieux dicton populaire: "Cherchez et vous trouverez la femme."

Sa femme, paraît-il..... Tiens, je parlais d'un homme et voilà que je parle d'une femme. Le rapprochement est si facile entre ces deux êtres, qu'on ne peut pas dire que c'est une brusque transition.

Eh bien! oui, on disait que sa femme était jolie... il aurait eu bien tort de se suicider pour cela... On prétendait qu'elle était admirée... Il n'y a rien d'étonnant, si elle était belle. Tout le monde l'aimait, paraît-il. Est-ce qu'un mari doit s'en offenser? On disait que c'était une femme très gaie et que son mari était un homme sérieux... Mais est-ce que l'harmonie ne naît pas des contrastes?

On ajoutait qu'elle voulait passer la belle saison aux eaux—aux eaux salées—et son mari préférait l'eau douce, l'eau du Saint-Laurent. Une question de goût ou de tempérament.

Mais pour avoir voulu se suicider, il faut qu'il y ait quelque chose de grave, disait-on. Ça doit être une coquette, reprend quelqu'un. Il n'y a rien de dangereux comme ces femmes-là, disait un autre.

Les commentaires allaient leur chemin. On savait presque tout. Il ne manquait plus que le nom des parties pour tout savoir. Mais connaître le nom, c'est la chose la plus facile du monde. Il y aurait un scandale à l'horizon et on ne connaîtrait pas le nom des gens! C'est du nouveau.

Mais tout le monde sait qui. "Ça doit être un tel, dira une *connaissuse*. Je n'ai jamais voulu être amie avec elle."

Dans un autre cercle, on désigne un autre personnage. J'entendais dire: "C'est M. X... Il

m'a semblé qu'il avait l'air sombre depuis quelque temps."

—Savez-vous, dit Mme A... il paraît que ce marchand qui a voulu se suicider, c'est M. B... "Ça ne m'étonne pas de sa femme," dit une autre.

"Si c'était un tel, ajoutait-on, ça ne me surprendra pas. Sa femme a l'air drôle avec lui."

Ainsi la rumeur, ou plutôt l'envie de dire des méchancetés a fait pointer bien des ménages.

A tort bien entendu; car il n'en était rien. C'était une rumeur dénuée de tout fondement, un vrai canard, enfin.

Il n'y a pas de marchand qui a voulu s'ôter la vie et il n'y a pas de femmes qui font de la peine à leur mari. Cela prouve combien on est porté à accuser à tort et à travers.

* *

L'événement de la semaine est, ou plutôt, aurait dû être l'exposition à Montréal. Au lieu d'un événement qui aurait fait honneur au pays et à la ville, nous avons un désappointement, une désillusion. Tout ce qui sera là, sera beau, il n'y a pas de doute, mais tout ce qu'il a de beau ne sera pas là, c'est évident.

Il y a deux ans, malheureusement, l'exposition a été un fiasco, du moins si on la compare aux expositions précédentes. Le succès d'une exposition dépend de l'organisation. A la dernière exposition, les bâtisses n'étaient pas même encore terminées. L'organisation a complètement manqué, et tout s'en est ressenti. L'échec a été si grand que l'an dernier on n'a pas osé se risquer. On a dit c'est le tour de Québec. Ce n'est pas de valeur de renoncer à une chose dont on ne sait que faire.

Cette année, on n'est pas plus avancée que l'an dernier. On n'est pas prêt, c'est malheureux à constater. Tout a progressé pourtant dans le pays, il n'y a que les organisateurs de l'exposition qui marchent à reculons. Le Conseil de l'Agriculture a déployé toute son insignifiance et a prouvé une fois de plus toute son inefficacité. Ce n'est pas en dormant dans un bon fauteuil qu'on peut faire une organisation qui soit à la hauteur du progrès. Il faut des hommes qui connaissent la valeur du travail, l'importance du progrès et le mérite d'une idée. Tout cela a fait défaut.

Nous sommes arrivés à l'ouverture même de l'exposition, et les billets pour les exposants ne sont pas encore prêts. On croyait que le progrès était assez grand pour que l'organisation se fasse seule. Mais si elle pouvait se faire au moyen de la mécanique, nous croyons que tout aurait marché à merveille. La machinerie était toute trouvée. Seulement, c'est le public qui aurait été obligé de la faire mouvoir. N'importe, il y aurait eu du mouvement au moins.

Ce qui ne dépend pas de l'organisation sera magnifique. Les races d'animaux sont superbes à voir,

les produits agricoles sont excellents et témoignent d'une bonne récolte. Heureusement que la récolte ne dépend pas du Conseil de l'Agriculture. Le département de l'industrie accuse un progrès sensible dans la fabrication.

Le département consacré aux ouvrages faits à l'aiguille promet d'être des plus complets. On ne trouve jamais la femme en arrière de son siècle. Elle suit de près tous les mouvements de progrès, si toutefois elle ne les dirige pas. Nous ferons la semaine prochaine, une appréciation plus détaillée.

En somme cette exposition nous offre une foule de choses à admirer. Cependant, nous regrettons de le constater, elle n'aura pas tout le succès qu'elle mérite. D'abord il a été décidé trop tard que nous aurions une exposition, tandis que la force même des circonstances nous en faisait un devoir. Les exposants n'ont pas eu le temps de se préparer et un bon nombre sera privé de prendre part à ce concours de progrès.

Le comité d'organisation n'a pas même su mettre le public au courant de ce qui se passerait. On est généralement sous l'impression que cette exposition ne vaudra guère la peine qu'on se dérange de chez soi. On dirait que c'est une exposition organisée à la sourdine, tant on a paru agir dans l'ombre et faire un travail obscur, plus rémunérateur que productif.

Il serait venu cinquante mille personnes de plus si on avait renseigné le public comme il aurait dû l'être. L'organisation a été beaucoup au-dessous du progrès qui s'est fait dans le pays, mais le succès de l'exposition sera, d'un autre côté, beaucoup au-dessus de l'organisation. On ne pourra pas dire que le public a agi sous l'inspiration du comité, mais c'est le public lui-même qui, par un esprit de progrès qui lui fait honneur, a suppléé à l'action du comité.

Nous espérons qu'une autre année on sera sortie de cette léthargie et que nos organisateurs, au lieu de suivre le mouvement, le dirigeront.

* *

Jeu de dimanche a eu lieu au *Victoria Skating Ring*, une grande réception donnée par l'Association Britannique, pour l'avancement des sciences. Il y avait un grand nombre de dames des plus fashionables. On voyait là réunies la science et l'élégance. L'élégance a dû plaire à la science, mais reste à savoir si la science a plu à l'élégance.

Généralement, ce sont deux qualités incompatibles chez les personnes. Mais se trouvant chez des personnes différentes, elles peuvent peut-être se donner la main et sympathiser, ce qui paraissait exister jeudi soir.

Les cartes d'invitation portaient que l'habit était de rigueur. Mais on dit que les dames n'ont observé cet ordre qu'à demi.

FERNAND.

Le Chemin de la Fortune.

Passant dans un endroit où il y avait beaucoup de monde rassemblé pour une vente publique, je m'arrêtai. Il n'était pas encore l'heure de faire la vente, et en attendant qu'on commençât, la compagnie causait sur la dureté des temps. Quelqu'un s'adressant à un homme à cheveux blancs, simplement et proprement mis, lui dit : "Et vous, père Abraham, que pensez-vous des affaires ?" Que nous conseillez-vous ?

Le père Abraham se leva et répondit : "Si vous voulez savoir ma façon de penser, je vais vous la dire brièvement ; car un mot suffit à qui sait l'entendre." Tout le monde se réunit pour engager le père Abraham à parler, et l'assemblée ayant formé un cercle autour de lui, il tint le discours suivant :

"Mes amis, il est certain que tout coûte. Si nous n'avions à payer que ce dont nous avons besoin, nous pourrions trouver les dépenses moins considérables ; mais il y a quelque chose de bien pis pour quelques uns d'entre nous. L'impôt de notre paresse nous coûte le double du nécessaire ; notre orgueil le triple, et notre folie le quadruple. Ces impôts sont tels qu'il n'est pas possible d'y faire la moindre diminution. Cependant si nous voulons suivre un bon conseil, il y a encore quelque espoir pour nous. Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes.

"S'il existait un gouvernement qui obligeât les sujets à donner la dixième partie de leur temps pour son service, on le trouverait assurément très dur ; mais la plupart d'entre nous sont taxés par leur paresse d'une manière beaucoup plus forte. La paresse occasionne les incommodités et raccourcit nécessairement la vie. La paresse, semblable à la rouille, use bien plus promptement que le travail ; mais la clef dont on se sert est toujours claire.

"Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps.

"Que signifient donc les désirs, les espérances de temps plus heureux ? Nous pouvons rendre le temps meilleur si nous savons agir. L'activité n'a pas besoin de former des vœux ; celui qui vit d'espérance mourra de faim. Il n'y a point de profit sans peine. Je dois me servir de mes mains, puisque je n'ai point de terre ; ou si j'en ai, elle est fortement imposée. Celui qui a un métier a un fonds de terre, et que celui qui a une profession a un emploi utile et honorable. Mais il faut alors qu'on fasse valoir son métier et qu'on suive sa profession, sans quoi ni le fonds de terre ni l'emploi ne nous aideront à payer.

"Si nous sommes laborieux, nous ne mourrons jamais de faim. La faim regarde la porte de l'homme qui travaille, mais elle n'ose pas y entrer. Les huissiers la respecte ; car l'activité paie les dettes et le désespoir les augmente. Vous n'avez besoin ni de trouver un trésor, ni d'hériter d'un riche parent ; le travail est le père du bonheur, et Dieu donne tout à ceux qui s'occupent.

"Tandis que les fainéants dorment, labourez profondément votre champ ; vous recueillerez du blé et pour votre consommation et pour vendre. Labourez aujourd'hui, car vous ne savez pas combien vous pourrez en être empêché demain. Un aujourd'hui vaut mieux que deux demain ; et ensuite : Ne remettez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

"Si vous étiez domestique, ne seriez-vous pas honteux qu'un bon maître vous trouvât les bras croisés ? Eh bien ! puisque vous êtes votre propre maître, rougissez lorsque vous vous surprenez vous-même dans l'oisiveté, tandis que vous avez tant à faire pour vous-même, pour votre famille, pour votre patrie. Ne mettez point de gants pour prendre vos outils. Souvenez-vous qu'un chat ganté n'attrape point de souris. Il est vrai qu'il y a beaucoup

à faire, et peut-être manquez-vous de force. Mais ayez de la persévérance, et vous en verrez les bons effets. L'eau qui tombe constamment goutte à goutte finit par user la pierre. Avec de la patience une souris coupe un câble, et de petits coups répétés abattent de grands chênes.

"Les soins qu'on prend par soi-même sont toujours utiles. Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimiez, servez-vous vous-même. Une petite négligence peut occasionner un grand mal ; faute d'un clou, le fer du cheval se perd ; faute d'un fer, on perd le cheval ; et faute d'un cheval, le cavalier est lui-même perdu, parce que son ennemi l'atteint et le tue. Tout cela ne vient que d'avoir négligé un clou de fer à cheval.

"Renoncez donc à vos folies dispendieuses et vous aurez bien moins à vous plaindre de la dureté des temps, du poids des impôts, et de la difficulté d'entretenir vos maisons ; car le vin, le jeu et la mauvaise foi font qu'on trouve sa fortune petite et ses besoins très grands. Il en coûte aussi cher pour maintenir un vice que pour entretenir deux enfants. Vous vous imaginez peut-être qu'un peu de thé, un peu de punch, de temps en temps, une table un peu mieux servie, des habits plus beaux, et quelque petite partie ne peuvent être de grande conséquence. Mais, souvenez-vous que beaucoup de petites choses font une masse considérable. Prenez garde aux menues dépenses. Une petite voie d'eau fait périr un grand navire. Le goût des friandises conduit à la mendicité. Les fous donnent des repas et les sages les mangent.

"Vous êtes ici tous rassemblés pour une vente de meubles élégants et de bagatelles fort chères. Vous appelez cela des biens ; mais si vous y prenez garde, il en résultera du mal pour quelqu'un de vous. Vous comptez que tout cela sera vendu bon marché. Peut-être le sera-t-il, en effet, pour beaucoup moins qu'il ne coûte ; mais si vous n'en avez pas besoin, cela sera toujours trop cher pour vous. Avant de profiter d'un bon marché, réfléchissez un moment, le bon marché n'est qu'illusoire, et qu'en vous gémant dans vos affaires il vous fait plus de mal que de bien.

"Par leurs extravagances, les gens du bon ton sont gênés, se ruinent et sont ensuite forcés d'emprunter de ceux qu'ils avaient méprisés, mais qui par leur travail et leur sobriété ont su se maintenir dans leur état. C'est ce qui prouve qu'un laboureur sur ses pieds est plus grand qu'un gentilhomme à genoux.

Peut-être que ceux qui sont ruinés avaient hérité d'une fortune honnête, mais sans savoir par quels moyens elle avait été acquise, et ils pensaient que puisqu'il était jour, il ne ferait jamais nuit. Mais, à force de prendre à la huche sans y rien mettre, on en trouve bientôt le fond, et quand le puits est sec on connaît tout le prix de l'eau.

"Les avis d'un grand moraliste vont plus loin. L'orgueil de se parer, dit-il, est une malédiction. Quand vous en êtes atteint, consultez votre bourse avant de consulter votre fantaisie : l'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et est bien plus insatiable.

"Les folies de l'orgueil sont bien punies ; car, comme le dit le moraliste, l'orgueil qui dîne de vanité, soupe de mépris. Il dit encore : L'orgueil déjeune avec l'abondance, dîne avec la pauvreté et soupe avec la honte. Mais, après tout, à quoi sert cette vanité de paraître pour laquelle on se donne tant de peine et l'on s'expose à de si grands dangers ? Elle ne peut ni nous conserver la santé ni adoucir nos souffrances, et sans augmenter notre mérite elle nous rend l'objet de l'envie et accélère notre ruine.

"Mais quelle folie n'y a-t-il pas à s'endetter pour des superfluités ? Dans la vente qu'on a à faire ici, l'on nous offre six mois de crédit, et peut-être cela a-t-il engagé quelques-uns de nous à s'y trouver, parce que n'ayant point d'argent comptant,

ils espèrent de satisfaire leur fantaisie sans rien déboursier. Mais, hélas ! songez bien à ce que vous faites quand vous vous endettez. Vous donnez à un autre des droits sur votre liberté. Si vous ne pouvez pas payer au terme fixé, vous rougirez de voir votre créancier ; vous ne lui parlerez qu'avec crainte ; vous vous abaissez à vous excuser auprès de lui d'une manière rampante ; peu à peu vous perdrez votre franchise, et vous vous déshonorerez par de misérables menteries. Le moraliste observe que la première faute est de s'endetter, et la seconde de mentir. Les dettes portent le mensonge sur le dos.

"Pour conclure ce discours, je vous dirai que l'école de l'expérience est chère ; c'est la seule où les imprudents s'instruisent, et encore est-ce fort rare ; car il est certain qu'on peut donner un bon avis, mais non une bonne conduite. Cependant rappelez-vous que celui qui ne sait pas recevoir un bon conseil ne peut pas être utilement secouru ; et si vous ne voulez pas écouter la raison, elle vous frappera sur toutes les jointures de vos membres."

Le vieil Abraham finit sa harangue. Les gens qui l'avaient écouté et approuvé ne manquèrent pourtant pas de faire aussitôt le contraire de ce que prescrivait ses maximes. Ils agitent comme s'ils venaient d'entendre un sermon ordinaire ; car dès que la vente commença ils achetèrent à l'envi et d'une manière assez extravagante.

Moi, je résolus de faire mon profit de ce que je venais d'entendre répéter, et quoique j'eusse d'abord eu envie d'acheter de l'étoffe pour un habit neuf, je me retirai dans la résolution de faire durer le vieux un peu plus longtemps. Lecteurs, si vous pouvez en faire de même, vous y gagnerez autant que moi.

RICHARD.

L'historique du couvert.

Bien peu de personnes, en se mettant à table, pourraient faire l'historique de leur couvert.

Jamais science ne fut pourtant plus élémentaire que celle-ci.

Un couvert se compose de six choses, savoir : une assiette, une serviette, une fourchette, une cuiller, un couteau et un verre.

L'usage des assiettes n'est pas très ancien ; autrefois des tranches de pain coupées en rond servaient d'assiettes. Virgile les décrit ainsi dans *Compagnons d'Enée*, troublé par les Harpies.

On parle encore de cette pratique dans le cérémonial du sacre de Louis XII.

Après le repas, on donnait ce pain aux pauvres. Aux serviettes à présent.

On ne se servait point de serviettes dans l'antiquité ; on étendait sur soi une portion de la nappe quand il y en avait.

Les premières serviettes ont été faites à Rhein et offertes par cette ville à Charles VII lorsqu'il réussit à s'y faire sacrer.

Elles ne devinrent communes que sous Charles Quint.

Aux couteaux.

Les couteaux se perdent dans la nuit des temps. La première coutellerie de renommée en France existait au dixième siècle à Beauvais.

A cette époque, on ne faisait point usage de fourchette ; on portait la viande à sa bouche avec la pointe son couteau.

Henri III est le premier qui ait fait faire des fourchettes d'argent.

Un certain journaliste, qui n'est pas tout à fait un modèle de sobriété, se plaignait de sa santé et disait qu'il avait comme une barre dans l'estomac.

— Une "bar" sans licence, alors, répondit quelqu'un.

Les Cheveux de Mariette.

Les beaux cheveux longs, les beaux cheveux blonds qu'elle avait la petite Mariette !... Longs à lui tomber jusqu'aux jarrets quand il lui prenait la fantaisie d'enlever son peigne d'une main preste, et de remuer la tête d'un air mutin, comme une fauvette qui secoue ses plumes. Et blonds, d'un adorable blond de moisson mûre, avec des reflets d'or qui donnaient à croire qu'elle emprisonnait le matin, en tordant ses cheveux devant la fenêtre, les rayons de soleil trop curieux qui s'attardaient indiscrètement à baiser ses blanches épaules. Ah ! les cheveux blonds de Mariette... Plus d'un gaillard de vingt ans en avait rêvé et s'en était tissé d'imperceptibles hamacs à bercer ses amoureuses songeries ! Mais va-t-on voir s'ils viennent, Jean ! Mariette, un beau jour s'était mariée.

Et justement, comme pour faire la niche au proverbe, c'était Jean qu'elle avait choisi.

Qui ça, Jean ? Ma foi Jean ! qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? L'avez-vous connu ? Non. Alors, je vous dirai son vrai nom que vous n'en seriez guère plus avancés. Pourtant, c'est bien le moins que je vous présente un brin le mari de notre amie Mariette. Un brave garçon pas beaucoup plus vieux qu'elle, riant clair comme elle des yeux et des dents, et tout disposé à jouer à la vie cette bonne farce de la prendre au sérieux comme un aphorisme de Joseph Prudhomme. Au besoin il eût poussé l'irrévérence jusqu'à faire la charge de cette vieille renfrognée, ayant justement été doué par la nature d'une aptitude toute spéciale à manier le crayon. C'était même sur cette aptitude qu'il comptait pour faire un bout de chemin dans le monde... à moins que ce ne fut un trou dans la lune. Admirable insouciance, que restent seuls coupables de comprendre ceux qui ont été capables d'avoir vingt ans, talent infiniment plus rare que ne le pense le troupeau des vulgaires humains !

Donc, Mariette et Jean s'étaient épousés. Pourquoi ? Tiens, cette bêtise ! Parce qu'ils s'aimaient, parbleu ! Quant à vous dire comment ils s'en étaient aperçus, c'est ce que je ne saurais faire. Le savaient-ils eux-mêmes ? Je n'en voudrais pas jurer, Jean, qui traitait Mariette en camarade, avait le cœur sur la main ; un soir qu'il lui avait serré les doigts plus longtemps que de coutume, Mariette avait trouvé ce cœur-là dans la menotte. Cet étouffé de Jean l'y avait oublié. Pour le punir, Mariette le garda. Sur l'honneur, voilà toute l'histoire.

D'ailleurs, pas le sou, ni l'un ni l'autre. Le lendemain du mariage, Jean, fouillant dans ses poches, y trouva trois francs.

—Nous n'irons peut-être pas très loin, avec ça, dit-il.

Ils allèrent du moins jusqu'au dîner, qui fut sommaire. Mais ils se rattrapèrent au souper, un souper de caresses friandes, où ils mirent les baisers doubles, les gourmands !

* *

—Le lendemain, Jean reçut, comme une tuile, une fortune sur la tête : cent piastres. Un oncle qui lui envoyait son cadeau de nocces... Après s'être mutuellement pincé pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, le couple fit des projets. S'il ne parla pas d'acheter la veille, c'est uniquement parce qu'il n'aurait su qu'en faire. Mariette, la première reprit son sérieux. Une femme de tête, Mariette !

—Donne-moi ça, dit-elle. C'est moi qui tiendrai la caisse. Il faut être économe et penser à l'avenir !

Jean, d'un geste royal, lui tendit la bourse, et, de ce jour, se reposa dans une sécurité profonde. Une seule idée le chiffonnait un peu. Quand il

descendait dans la rue et se voyait dans la glace d'un magasin, il se trouvait une mine de bourgeois, et se tâta pour voir s'il ne prenait pas déjà du ventre. Alors, pour se faire maigrir, il courait dans les rues, cherchant de l'ouvrage... pour plus tard.

Au bout de quinze jours, la caissière Mariette commença à sentir de vives inquiétudes. C'était à ne pas y croire : les cent piastres avaient l'air de tirer à leur fin ! Était-ce possible ? N'y avait-il pas là-dessous quelque magie ? Mariette devint grave, réfléchit longtemps, et prit son parti.

—Tu sais, dit-elle, le soir, à Jean ; il faut que d'ici à huit jours tu aies trouvé de l'ouvrage.

—Je veux bien. Mais pourquoi cet air sérieux ? Est-ce que nous n'aurions plus d'argent ?

—Si, si ; seulement il ne faut pas qu'un homme reste à rien faire.

—Tu as raison. Aussi je cherche. Mais ce n'est pas facile à trouver.

Huit jours après, la caissière Mariette était fort soucieuse. Il n'y avait pas à se le dissimuler, la famine était là. Elle ne dit rien à Jean, sachant bien que le brave garçon cherchait pour de bon de la besogne. Mais elle s'évertua de son mieux à conjurer la terrible échéance de la misère, dont elle pressentait maintenant les cruelles revanches. Elle fit des prodiges d'économie, tondant sur un œuf avant de le casser, l'espoir de sa prochaine omelette.

Au bout d'une semaine de ce régime, Mariette était devenue la plus avisée des ménagères, et la plus habile aussi, car Jean, toujours sans travail, ne s'était aperçu de rien.

* *

Or, un matin, comme Jean venait de partir, Mariette fut prise d'une affreuse envie de pleurer. Une piastre... il lui restait une piastre, juste de quoi vivre deux jours, et encore !... Décidément, les choses menaçaient de tourner au noir. Elle s'habilla, cependant, non sans pousser deux ou trois gros soupirs. Comme elle se coiffait devant sa glace, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus d'épingles à cheveux.

—Bon, gémit-elle, encore une dépense !

Quand elle fut dans la rue, elle entra chez le coiffeur du coin, prendre un paquet d'épingles de deux sous. L'artiste capillaire était dans un coin de sa boutique, fort occupé à tresser une natte de cheveux blonds, fichée par un clou à une tête en bois.

—Vous n'avez pas besoin de ça, vous, pas vrai, la belle ? fit-il d'un air galant en clignant de l'œil vers le chignon de Mariette.

—Dame, non, répondit celle-ci. Et heureusement, car ça doit coûter cher ?

—Heu, dans les cinq piastres !

—Ça ?

—Mais oui, ça. Vous comprenez bien qu'une fois travaillé, ça prend du prix.

—Bien sûr ! mais rien que les cheveux, ça vaut déjà quelque chose ?

—Je vous crois ; en voilà bien pour trois piastres !

—Pour trois piastres ? mais alors, pour combien en ai-je donc sur la tête ?

—Voyons voir.

Mariette enleva son peigne, et, d'un coup de tête, fit tomber la blonde cascade de ses cheveux.

—Fichtre, dit le coiffeur, voilà une belle toison !

Mais il se ravisa soudain, et, flairant une affaire :

—Vous en avez bien là pour... oui, bien payé... pour un billet de vingt piastres ! Êtes-vous vendeuse ?

—Pas aujourd'hui, répondit Mariette, en se re-

coiffant d'un tour de main. Mais un de ces jours, peut-être. Ça me fatigue la tête, depuis quelque temps.

—Mais, sans les couper tout d'un coup, on pourrait s'arranger. J'achète aussi au détail, vous savez ?

—C'est bon, c'est bon. Nous verrons ça un de ces matins.

Et Mariette, un peu pensive, remonta chez elle. Jean venait d'y entrer pour déjeuner.

—Dis donc, fit Mariette avec un éclat de rire, sais-tu ce que le coiffeur d'en bas me proposait tout à l'heure ?

—Non.

—Il voulait me donner vingt piastres pour mes cheveux.

—Quelle idée folle !

—Hé, on ne sait pas ! Le jour où on n'aurait plus d'argent, ça pourrait être une ressource.

Un jour, s'approchant de sa femme, il s'arrêta soudain.

—Tiens ! c'est drôle, fit-il, on dirait que tes cheveux diminuent !

—Tu crois ? dit Mariette, en les roulant vivement dans ses deux mains. Oui, en effet, il me semble bien qu'ils tombent un peu, depuis quelque temps.

Mais sois tranquille, si je conclus aujourd'hui mon affaire, nous les ferons repousser, tes cheveux, je t'en réponds !

Sur le coup de midi, Jean rentra, lui, si vivement qu'il faillit faire sauter la porte.

—Ça y est ! s'écria-t-il. Marché conclu. Il paraît que j'ai du talent, beaucoup de talent. On m'engage : soixante piastres par mois ! Et, pour commencer, quinze jours d'avance... Tiens, regarde plutôt : je ruisselle d'or !

Et, superbement, le victorieux Jean égrena vingt piastres sur la table.

Mariette, toute saisie, le regardait avec admiration.

—Hé, bon Dieu, s'écria-t-elle tout d'un coup, qu'est-ce que c'est que toutes ces bouteilles ?

Ça, répondit Jean, c'est pour faire repousser vos cheveux, madame !

—Et tu en as pour ?..

—Dix piastres, pas davantage.

Mariette pensa tomber de son haut.

—Eh bien, s'écria-t-elle, tu as fait là un beau coup !

—Comment ça ?

—Mais, malheureux, ils ne tombaient pas mes cheveux... Tiens, regarde !

Et saisissant à deux mains sa fauve crinière, elle tira dessus sans sourciller. Puis, comme son mari, stupéfait, restait bouche bée, elle partit soudain d'un franc éclat de rire.

Mais Jean, tout d'un coup, s'approcha d'elle, et, lui saisissant les mains, il les écarta vivement.

—Ce n'est pas possible ! fit-il d'une voix altérée.

—Pourquoi, pas possible ? répliqua Mariette.

—Coupés !... Tu les as fait couper ?

—Dame ! il a bien fallu vivre, depuis un mois que nous n'avons plus rien !

Jean demeura un instant muet, sans bouger. Puis, doucement, il attira sa femme sur sa poitrine et posa ses lèvres sur son front.

Or, comme elle se laissait faire, sans mot dire, Mariette sentit deux grosses larmes qui lui tombaient sur les yeux.

—Grand fou ! dit-elle en souriant, sois donc raisonnable. Ils repousseront, sois tranquille, car voilà deux gouttes d'eau qui valent mieux que tes douze flacons !

JOSEPH MONTET.

COMME IL M'AIME.

DEUXIÈME LETTRE.

Charlotte à Henriette.

CACOUNA, 20 juillet 1884.

J'ai reçu ta lettre, ma chère. Te voilà donc à la Malbaie. Ton voyage s'est passé sans encombre, tu n'as rencontré en chemin de fer aucun insolent et tu es débarquée saine et sauve à l'hôtel. Je ne t'ai pas écrit ces jours-ci parce que nous étions, maman et moi, dans toute la fièvre de l'installation. Aujourd'hui la fièvre est partie, notre linge est rangé dans nos armoires, nos robes sont pendues aux patères; enfin notre vie est réglée et nous commençons à nous faire au train-train régulier de l'existence balnéaire.

Le lendemain de mon arrivée, je me suis réveillée à six heures du matin. J'ai sauté à bas de mon lit et j'ai couru à la fenêtre. La mer! la mer!

Dieu! qu'elle est belle, cette nappe bleue, par un temps clair et calme, quand aucun souffle ne l'irise!

Je me suis habillée, j'ai dégusté mon chocolat au lait et j'ai été chercher maman pour sortir.

J'entre dans sa chambre... Personne. Je me dirige alors vers le salon... Au moment où je mets la main sur le bouton de la porte, j'entends comme un dialogue à voix basse... J'ouvre... J'entre... Maman cause avec un monsieur... Devine qui! L'étranger, parbleu! Je saisis ce lambeau de phrase: "Je ne dis pas, monsieur... Vous me tentez... Je réfléchirai... Evidemment ce serait une bonne chose de faite..." Puis la conversation change. M. N... vient à moi et me dit bonjour; car il s'appelle N... A son bonjour je réponds par un froid salut. J'ai l'air de lui faire comprendre qu'il vient un peu trop tôt pour nous rendre visite... et que la moindre convenance... mais ouatch! crois-tu que maman s'aperçoive de quelque chose? Elle est coiffée de son N... et elle ne veut pas s'en dessaisir.

—Vous allez à la promenade, cher monsieur?

—Oui, madame.

—Offrez-moi votre bras.

—Comment donc?

Et nous voilà tous trois longeant la rue.

C'est trop fort!

Il ne nous lâche pas de toute la matinée. Sur la terrasse, sur la pelouse, dans le jardin, partout avec nous. Je suis agacée. J'ai mal aux nerfs. Cette première promenade dont je me faisais une fête, la voilà gâtée! Le tête à tête avec la mer, le recueillement de la petite citadine devant le vaste horizon, l'émotion douce en face d'un spectacle aussi grandiose, la poésie de la nature... va te promener tout ça! L'homme aux belles dents est là qui me fixe avec ses yeux ronds, et je suis troublée, et je n'ose pas dire une parole.

Mais enfin pourquoi s'accroche-t-il à nous comme cela? Evidemment ce garçon-là est fou de moi. De quoi son amour est-il fait? Comment l'entend-il? Veut-il m'épouser?... Veut-il?... Que diable pourrait-il bien vouloir s'il ne veut pas m'épouser? Ma perspicacité s'y perd et la tienne aussi, sans doute.—Donc je lui plais.

Suis-je donc vraiment jolie, hein, qu'en dit-tu? J'ai bien l'air un peu garçon. "Mettons-lui des culottes," grommelait mon pauvre papa quand il me regardait sauter à la corde. Mes cheveux sont blonds et plantés au hasard comme un champ de navets. Mes sourcils et mes cils sont bruns, ce qui donne à croire que je me fais les yeux au crayon. Je te demande un peu! moi qui n'ai jamais appris à dessiner! Mon nez est droit; style grec ou romain, plutôt ogival. Ma taille est bien prise... par mon danseur quand nous valsons. Je

suis grande..., pas trop; grasse..., juste assez.

Enfin l'ensemble serait fort présentable sans ces malheureuses dents de devant, seurs ennemies dès leur naissance, qui se sont séparées pour dissension de famille sans doute et qui avancent chacune d'un côté sans paraître vouloir jamais se rejoindre ni fraterniser. Et il a remarqué ce défaut, malgré son admiration visible pour ma petite personne il ne peut s'empêcher de jeter un regard du côté de mes lèvres; et, bien que je ne tiens nullement à lui paraître belle, mon amour-propre féminin souffre. De dépit, je rougis un brin. En homme de tact, il devrait détourner la tête: pas du tout; il fixe mes genèves avec persistance et alors mon dépit augmente: de rouge que j'étais je deviens blanche..., plus blanche que ces maudites dents.

Après la promenade, nous sommes rentrées. Dans l'après-midi, sur la plage, nous avons rencontré M. N... et ainsi de suite les jours suivants. Hier, maman l'a prié de venir dîner chez nous... sans m'en demander la permission. Il a osé accepter. Il a eu assez bonne tenue. J'aurais donné deux sous pour qu'il mit ses coudes sur la table; mais il n'a pas voulu me donner cette satisfaction. Il est assez instruit, parle de toutes choses avec une certaine aisance, ne mange pas trop, mais montre trop ses dents. Décidément ce n'est pas une manie ni un tic; il le fait exprès..., pour m'humilier.

Au revoir, sœur de mon âme. C'est tout ce que j'ai à te raconter pour aujourd'hui. Ah! si! J'ai reçu une lettre de Jacques. Je lui ai répondu. Mais je ne lui ai pas parlé de notre nouvelle connaissance. Il aurait été capable de se monter la tête, de sauter par dessus les murs et de chercher un tas de mauvaises raisons... à l'ami de maman.

Il m'aime tant, ce grand fou!... et je le lui rends bien d'ailleurs.

CHARLOTTE.

TROISIÈME LETTRE.

CACOUNA, 30 juillet 1884.

J'étais venue ici pour me reposer le corps et l'esprit, ma toute belle. Je voulais prendre mes vacances, m'exempter de tout labeur physique et moral. Hélas! la jeune fille propose et l'homme dispose. Ma pauvre tête travaille, travaille... et je sens mon cœur qui remue lentement et délicieusement en moi. Est-ce la crainte? Est-ce l'amour? L'amour, qu'est-ce que c'est au juste? Le sentiment que j'éprouvais pour Jacques, je croyais que c'en était. Je me trompais, paraît-il. Ce n'était que de la bonne amitié... et voilà tout. Une sensation inexplicable, un frisson rapide et léger, un aimant qui vous attire, une peur qui vous envahit, une pâleur et une rougeur alternatives, une main que l'on tend malgré soi et qui tremble dans celle qui la serre: si ce sont là les symptômes de l'amour, je suis amoureuse, ma bonne Henriette.

Il fallait que cela vint, vois-tu. L'antipathie que j'avais pour cet homme n'était pas naturelle. Les extrêmes se touchent. Je le haïssais sans raison et je l'aime aujourd'hui sans avoir plus de raisons pour l'aimer que je n'en avais pour le haïr.

Depuis huit jours, nous vivions côte à côte, tout à fait, du matin au soir. Ensemble dans nos promenades, ensemble aux bals, ensemble aux concerts.

Avant-hier, dans la journée, maman a rencontré une dame qu'elle connaissait. Elles ont pris des chaises sur la terrasse et se sont mises à causer de ces riens insignifiants qui constituent la conversation des femmes du monde. Je m'ennuyais. Elle s'en aperçut.

—Si tu veux aller faire un tour avec M. N..., tu le peux, tu sais.

Il s'empressa de profiter de l'occasion et m'offrit

son bras. Nous partîmes. Et il le serrait doucement, ce bras; nous marchions ainsi sans que j'eusse le courage de dire un mot, sans qu'il pût trouver une phrase.

A la fin, tout au bout de la terrasse, tout au bout, quand nous fûmes presque seuls il se tourna vers moi.

—J'ai été bien audacieux, l'autre soir, en chemin de fer, mademoiselle. Je vous ai dit des choses que j'aurais certes dû garder pour moi jusqu'à ce que vous m'eussiez mieux connu. Mais que voulez-vous? je n'ai pas eu le courage de me taire. J'étais un étranger pour vous; mais aujourd'hui... vous savez qui je suis... Vous êtes bien certaine de la considération, des sentiments désintéressés...

—Monsieur...

—Vous savez que je suis profondément incapable de vous proposer quoi que ce soit de désagréable...

—Monsieur...

—Je ne veux à aucun prix qu'une pression impertinente vienne peser sur vos intentions... Je veux vous laisser libre... jusqu'au dernier moment...

—De grâce...

—Non; laissez-moi continuer; il faut que je vous dise tout. Depuis plusieurs années, je souffre, je travaille. Sans fortune au commencement, grâce à des efforts sans cesse renouvelés, une patience sans borne, j'ai acquis une réputation et une nombreuse clientèle. Je vous ai aperçue en wagon, mademoiselle, et, dès l'instant où je vous ai vue, l'ambition m'est venue, ambition noble, haute, et pourtant réalisable. Grâce à vous, si vous y consentez, je puis couronner ma carrière et devenir le plus heureux des hommes.

—Je vous en prie, monsieur...

—Ce que j'implore de vous, est-ce une si grosse affaire? Depuis l'âge de seize ans au moins, vous avez déjà dû recevoir une foule de propositions. Vous déplorais-je particulièrement? Non, n'est-ce pas? Vous céderez fatalement à l'un ou à l'autre. Ecoutez ma prière. Ce que je vous dis là... le désir qui me hante... mon bonheur... mes aspirations... ma volonté formelle de vous rendre heureuse... sans vous faire souffrir... je n'en ai jamais parlé à personne;... à peine en ai-je touché quelques mots à Mme votre mère. Je veux votre consentement... d'abord... avant tout. Dites oui, et je vais immédiatement lui faire ma demande...

Il avait des larmes dans les yeux, Henriette. Si j'avais dit non, je l'aurais désespéré pour toujours, et j'aurais bien souffert moi-même. J'ai dit oui... Dans un élan de reconnaissance il m'a pris les deux mains et me les a embrassées follement.

Comme il m'aime!

Il doit avoir aujourd'hui une entrevue avec maman. Elle donnera son autorisation, j'en suis sûre, car elle le trouve charmant, et demain... oh! demain!

Pauvre Jacques! Je l'aime bien aussi. C'est toi qui lui annonceras la nouvelle... avec ménagement... en plusieurs fois... Tu lui affirmeras que j'ai bien pensé à lui... tu lui recommanderas d'être calme... d'examiner la chose... sans emportement. Qu'il ne fasse pas de folie... qu'il demeure mon ami... qu'il ait toujours la même affection pour moi... autrement, voilà tout.

Au revoir, chérie, au revoir. Je te le présenterai à mon retour. Tu verras comme il est bien... Des yeux... une barbe... et des dents... Oh! des dents... des perles!

CHARLOTTE.

On demandait à une femme timide si elle se souvenait de son premier amour.

—Non, répondit-elle en baissant les yeux, j'ai eu, à l'âge de dix ans, une fièvre typhoïde qui m'a fait tout oublier.

Des Brigands a Vercheres.

Le brigandage s'introduit dans nos forêts, paraît-il. Et ce qu'il y a de plus regrettable, c'est que ce sont des brigands canadiens.

Depuis quelque temps, on se plaignait dans les concessions de Verchères, de vols fréquents qui se commettaient. Tantôt c'était les volailles qui disparaissaient du poulailler, d'autres fois c'était la laiterie qui était pillée, et assez souvent on s'introduisait jusque dans les maisons la nuit. Ces disparitions mystérieuses jetèrent l'alarme et firent croire à une organisation de pillage.

Les vols s'organisèrent de leur côté pour faire face aux voleurs. On commença à veiller le jour et la nuit. Cette surveillance rendait la rapine plus difficile. Mais la faim fait sortir les loups du bois et il en fut ainsi des voleurs. Il leur a bien fallu sortir de leur retraite et on s'aperçut alors qu'ils se cachaient dans les grandes forêts de Ste-Théodosie, qui est un démembrement de la paroisse de Verchères.

Les gens les voient sortir du bois en plein jour et ils vont traire les vaches dans les champs. Lorsqu'ils voient quelqu'un, il s'enfoncent dans la forêt où ils sont introuvables.

Ces jours derniers, pendant qu'un jeune homme de Ste-Théodosie était de garde, il aperçoit deux individus sortir du bois et se diriger du côté de la grange. Il se blottit derrière une clôture et lorsque les voleurs furent à portée du fusil, il fait feu sur eux et l'un d'eux tomba. Le jeune homme accourt aussitôt pour le faire son prisonnier, comme il n'était que blessé, et quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsque sous ces haillons de brigands, il reconnut son frère.

Il était parti depuis quelque temps de chez son père pour aller aux États-Unis, en compagnie de quelques autres jeunes gens de la paroisse, mais ils firent fausse route et allèrent se réfugier dans les bois où ils ont organisé ce pillage.

Cette découverte a causé beaucoup d'émoi dans les environs de Verchères. Les autres voleurs ne sont pas encore pris. Ils sont devenus la terreur des femmes et des enfants.

On dit même que le chef de la bande est le fils d'un citoyen notable d'une des paroisses environnantes.

CA ET LA.

Une rumeur court les rues en ce moment à Québec allant à dire que trois jeunes gens, deux de Québec et le troisième de Montréal, tous trois de famille respectable, se seraient gravement compromis par leur inconduite, ces jours derniers à la Malbaie.

L'on s'efforce aujourd'hui de prévenir le développement de cette affaire scandaleuse.

On dit que les victimes ne veulent pas entendre raison sans recevoir de chacun de nos gaillards la somme de mille piastres.

Note d'album :

"Quand une femme dit beaucoup de mal d'un homme, elle est bien près d'en penser trop de bien."

A une jeune femme, mariée depuis huit jours :

—Vous fait un mariage d'inclination ?

—Non : un mariage de convenances.

—Qu'entendez-vous exactement par "mariage de convenances ?"

—C'est un mariage où tout se convient... excepté ceux qui le contractent !

Qu'une femme parle sans langue
Et fasse même une harangue

Je le crois bien ;

Qu'ayant une langue, au contraire,

Une femme puisse se taire

Je n'en crois rien.

FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE.

Histoire d'un Trésor.

LE DUEL.

XXX

"Pauvre enfant ! murmura le capitaine, sans que cette énergie de bronze, qui lui était propre dans les moments difficiles, fût la moins du monde ébranlée ; elle souffrira bien ! Voilà ce que j'aurais dû prévoir. C'est clair, elle devait descendre derrière moi. Elle est cause que j'ai tiré trop bas et que c'est à recommencer sans doute."

En parlant ainsi, il rapportait la jeune fille dans ses bras, l'étendait, toujours immobile et froide, sur son lit et sonnait Margotte. Dès qu'il put entendre les exclamations de la vieille, qui accourait en toute hâte, il redescendit au jardin où Roland, la cuisse cassée, rougissait le sable et se tordait douloureusement.

"Monsieur, dit-il au capitaine dans les moments où la douleur lui laissait quelque répit, il ne faut vous compromettre, ni vous ni votre fille... A vrai dire, j'étais dans mon tort... Sacrebleu, que je souffre !... Donnez-moi à boire, je vous prie, et transportez-moi de l'autre côté de l'eau... j'aurai été ainsi arrangé par quelque braconnier. Allez doucement, surtout ; me voilà bien loti ; j'en ai pour trois mois. Que Dieu vous bénisse, capitaine... Je n'ai pourtant pas fait grand mal..."

Sans répondre, le capitaine alla reprendre la passerelle qu'il avait écartée et obéit au jeune homme. Quand il eut déposé Roland au pied d'un tertre, mollement couché sur la mousse :

"Au revoir, monsieur, lui dit-il, dès que vous serez guéri."

Et il s'en retourna.

"Diable d'homme, dit le pauvre garçon en poussant un soupir de douleur, c'est encore lui qui n'est pas content. Eh bien ! et moi ? C'est égal, quelle charmante fille ! C'est bien dommage !"

XXXI

Au lever du soleil, Rolly de de Vaudricourt, errant dans le parc un livre à la main, trouva son cousin évanoui à la place où Torancy l'avait laissé. Engourdi par la fraîcheur du matin, la douleur avait fait le reste. Il était étendu, les lèvres violettes, le visage d'une pâleur de cire, de sorte que Rolly le crut mort. Consterné d'un pareil malheur, il se pencha, le cœur saisi, vers le jeune homme et s'aperçut aisément qu'il vivait. Il courut chercher du secours. On transporta le corps au château et peu s'en fallut que la marquise ne mourût d'effroi en apprenant l'événement. Rolly la rassura un peu en affirmant qu'il n'était que blessé. Les médecins constatèrent une fracture simple peu dangereuse en elle-même, mais ils trouvèrent les chairs profondément déchirées par la balle, et craignirent unanimement l'inflammation. Valrémy supporta cet examen et les sondages avec calme, malgré sa faiblesse et la quantité de sang qu'il avait perdue.

Pendant l'opération, le procureur impérial et le capitaine de gendarmerie étaient arrivés, et aussitôt après on procéda aux interrogatoires.

Un léger sourire éclaira la figure du patient. "Monsieur, dit-il au magistrat, je suis sorti ce matin pour voir lever l'aurore. J'ai trouvé deux braconniers qui m'ont cassé fort adroitement le fémur à six pouces au-dessus du genou. Je vous jure que cela ne m'arrivera plus. Jean, offrez à ces messieurs quelques-uns de mes régalias.

—Merci, monsieur ; mais je vous supplie de rappeler tout votre force pour entrer dans quelques détails.

—Monsieur, le temps était beau pour la saison. Les oiseaux gazouillaient sous la feuillée. L'un des braconniers, le plus grand, je pense, avait une blouse bleue et une barbe noire ; le plus petit, une blouse blanche et une barbe rousse. C'est-à-dire, pardon : le plus petit avait une barbe noire et le plus grand... Ma foi, monsieur, je ne sais pas ; et si jamais vous vous trouvez à pareille fête, je vous saurai gré de me faire part de vos observations. Ah ! si vous me parliez du fusil ! C'est ce que j'ai le mieux vu pendant que ce brigand me couchait en joue. Ah ! messieurs, quel fusil !

—Comment était-il ?

—Une canardière, monsieur ; un fusil de rempart ; un calibre effroyable !

—Qui a tiré ?

—Je ne puis vous le dire, monsieur ; je n'y ai vu que du feu.

—Voilà donc, monsieur, tous les renseignements que votre mémoire de ce douloureux événement peut fournir à la justice ?

—Absolument, monsieur.

—N'importe ; ils suffiront, je l'espère, à punir cet odieux attentat. Les recherches seront actives et vous serez vengé.

—La vengeance est le mets des dieux, ajouta sentencieusement Valrémy ; je vous remercie, monsieur. Le ciel, d'ailleurs, ne peut manquer de punir ces assassins."

Le magistrat s'en alla assez incertain et fort gourmé, car il lui semblait que le blessé l'avait un peu raillé.

Quant à Roland, enchanté de savoir les gendarmes à la poursuite de ses imaginations, il s'arrangea dans son lit pour essayer de dormir. Il se sentait très fatigué.

"Et dire, termina-t-il, la tête sur l'oreiller, que, suivant ma grand'mère, le temps des aventures est passé et qu'il y a de la prose plein la vie !... Pasque Dieu ! ventre mahom ! avant de me souhaiter le bonsoir, il faut que je m'avoue que, le plus désagréable de tout ceci, c'était certainement la cravate blanche de M. le procureur impérial. Voilà une chose douloureuse ! voilà une chose odieuse !"

Rolly soucieux descendit alors au jardin, et s'en revint à la place où il avait trouvé son cousin. L'herbe était rouge, et le sang avait coulé aux alentours. A peu de distance de ce lieu, il y avait une brèche au mur du parc. Une large allée sablée et râtissée soigneusement longeait ce mur et faisait, parallèlement à lui, le tour de la propriété. Il ne trouva dans le sable de ce chemin aucune trace de pas.

"Pourtant se dit Rolly, si quelqu'un a franchi la clôture par cette brèche ou sur tout autre point, il a de même traversé cette allée et dû laisser des empreintes que je n'aperçois nulle part.

Après d'inutiles recherches, il explora les environs de l'arbre au pied duquel Roland avait dû tomber. Bientôt il put lire à livre ouvert les faits qui s'étaient accomplis. Les pas larges et lourds de Torancy étaient marqués dans l'herbe et dans le sable des chemins, accompagnés de grandes gouttes de sang.

Il était évident que ce n'était point là le pied long et cambré de son cousin. On l'avait apporté blessé et d'assez loin. C'était là une circonstance dont il n'avait pas parlé.

Pourquoi ?

Au bord de la rivière, l'herbe haute avait été foulée, et la pression de la planche qui avait uni les deux rives était encore distincte. Roland avait dû être blessé de l'autre côté de l'eau. Le reste se devinait aisément.

"Les malheureux, s'écria Rolly, Mme de Lépi-roy les aura vendus ! Voilà donc ce que l'on complotait l'autre soir, où l'on voulait en venir."

C'est ma tante qui est la cheville ouvrière de tout ceci. Voilà de beaux résultats ! Que les desseins du ciel sont étranges !

Il rentra au château, et Roland, lorsqu'il se réveilla, le retrouva près de lui.

— Tu m'as caché tes amours, lui dit Rolly, c'était un droit pour toi. Mais il n'en est pas de même de tes chagrins. Tu t'es battu cette nuit, cousin ?

— Moi, battu ! Qui diable a pu te dire cela ?

— Ne nie pas ! Je le sais ; on t'a rapporté de chez le capitaine dans le parc. Ecoute-moi, mon ami. La marquise savait tout. Grâce à Mme de Lépinoy, ton secret est aujourd'hui la fable de toute la ville. Mlle Torancy est perdue, et toi te voici dangereusement blessé. Avoue que ce sont là de terribles malheurs. J'avais essayé, dès que j'ai été sur la trace des intrigues qui s'agitaient autour de vous (car sache qu'il y en avait, et de graves), j'avais essayé de veiller. Mais les choses ont marché si vite, que je n'ai rien pu prévenir. S'il est possible de t'aider en ces circonstances, si je puis à force de bien réparer tant de mal, use de moi comme de ton frère.

Et il l'embrassa.

Ces révélations cruelles désolèrent Valrémy. Il sonda d'un regard l'abîme d'infortune où il avait plongé Madeleine. Les moindres détails de cette soirée de la veille où elle s'était révélée, lui revinrent à l'esprit plus net.

— C'est un ange, Rolly, dit-il avec un élan de généreuse compassion. Il faut la sauver à tout prix. Tâche de savoir, à quelque condition que ce soit, ce qu'en a fait son brutal père, et, s'il ne l'a pas tuée, tire-la de ses mains. Mais n'oublie pas que, sur mon honneur, elle est pure, et qu'ici c'est ma faute et non la sienne, qu'on lui fait expier.

XXXII

Torancy vint s'asseoir au chevet de sa fille. Sa figure, creusée par un orage moral, dans son énergie avait mal triomphé, était méconnaissable. Mais la colère avait disparue de ses traits, et la mansuétude, la pitié, la sainte et profonde pitié s'y étendaient. Comme il eût voulu pleurer, ce vieux soldat ! Mais ses yeux étaient brûlés et les larmes n'y arrivaient point. Il contemplait sa fille.

Madeline n'était pas encore revenue à la vie. Secouée par de continuelles attaques nerveuses elle ne s'apaisait que pour tomber dans une prostration absolue. Le capitaine avait pris une de ses mains dans les siennes. Cette pauvre petite main pendait inerte, agitée de temps à autre par un tressaillement convulsif. Ses yeux, à demi ouverts, étaient vagues et ternes. Son regard flottait autour d'elle sans se poser sur aucun objet. Margotte, son chapelet à la main, sanglotait auprès d'elle.

Oh ! non, certes ! le malheureux père n'avait point envie de tuer son enfant. Seulement Dieu l'avait précipité de son orgueil et tant de choses étaient mortes en lui qu'il ne pouvait se relever de ses ruines. Voici qu'il avait trouvé dans sa fille une femme comme celles de la terre. Là était son mal. Au lieu d'une créature parfaite dont le pied sans tache devait effleurer les fanges de ce monde, faite pour côtoyer sans y salir ses ailes les passions de l'humanité, il n'avait sous les yeux qu'une pauvre enfant faible de cœur, vaincue et soumise par qui ? par le premier qui était venu.

Hélas ! qu'allait-il faire et qu'allait-il dire à son réveil. Il avait agi par un orgueil insensé. Au moment où le cœur de Madeleine, pétri comme tous les autres avec de l'argile humaine, s'était ouvert à l'amour, une chose qui vient seule et que la nature dispense à son gré, il s'était sans réflexion, avec une fureur sauvage, jeté entre elle et l'homme de son choix. Cet homme, peut-être l'avait-il tué. Mais s'il avait ainsi brisé, sans en apprécier la force, les liens qui attachaient ces deux êtres, sa

filie qu'il voyait, là, privée de souffle, n'allait-elle pas en mourir, aussi ?

— Oh ! je suis un bourreau ! se disait-il en se levant impétueusement. Où était mon droit d'agir ainsi ? Il aimait Madeleine, il l'eût épousée, car s'il n'y a plus d'ange ici il y reste toujours la plus charmante des femmes. Ce sera la fin de mon enfant que tout ceci, peut-être ! Je resterai seul, un vieillard abandonné de tous, mille fois plus malheureux que jamais, car j'ai connu le bonheur ; je l'ai tenu dans ma main, et ce bonheur, je l'ai tué. Qui me les ferait oublier, ce passé et cette enfant qui, entourant ma vie de tant de soins, me faisait une félicité si tranquille ? Ici tout est empreint d'elle. Ah ! j'ai brisé mon ouvrage, peut-être !

Elle a faibli ; mais malheureux, c'est encore ma faute ! Pourquoi n'avais-je pas rassuré sa faiblesse ? Pourquoi ne lui avoir pas laissé la liberté qui écarte les mauvaises pensées au lieu de le mettre en cette prison qui lui a fait souhaiter des ailes. Tout cela c'est la nature, c'est Dieu qui l'a voulu. Le criminel c'est moi, moi seul.

Il s'agenouilla devant ce lit de Madeleine, et ce vieillard prosterné, abattu sous sa croix pesante, est un spectacle qui eût arraché des larmes aux rochers.

— Madeleine, lui disait-il avec une voix rauque et profonde qui ne pouvait s'échapper de sa gorge ; Madeleine, pardonne-moi ! Madeleine, tu me tues !

Et comme la jeune fille, en proie à un violent spasme se renversait en arrière.

— Elle se meurt ! O mon Dieu, sauvez-la-moi ! Sauvez-la ! sauvez-nous !

Il tomba comme foudroyé. La pauvre vieille servante que cette scène avait effrayée sans qu'elle y pût rien comprendre, cria à l'aide. On emporta Torancy qu'on eut peine à rappeler à lui. Aussitôt il s'échappa des mains de ceux qui le retenaient, et courut auprès de sa fille.

Celle-ci commençait à recouvrer sa raison. A la vue de son père, elle eut comme un mouvement d'effroi et se recula vivement. Torancy ferma les yeux pour ne plus voir ce geste et s'arrêta chancelant, puis il fit signe qu'on s'éloignât. Quand ils furent seuls :

— Il vit, Madeleine ! il vit, je te le jure ! Madeleine, je te dirai tout ! ne me condamne pas sans m'entendre ! Il viendra bientôt près de toi ! J'irai le chercher moi-même ! Je l'amènerai là, entre nous deux ! Pardonne-moi, chère enfant, j'ai trop souffert !

Et comme elle demeurait indécise, mal réveillée de son rêve affreux.

— Ne me regarde pas ainsi, lui dit-il.

A ce moment, il aperçut une goutte de sang qui s'était figée sur sa main. Il pâlit à croire qu'il allait tomber, se sauva chez lui et s'enferma. Il lui parut qu'il avait mérité l'échafaud.

Pour Madeleine, elle s'assit sur son lit et se prit à pleurer. Les larmes la sauvèrent.

Margotte, après lui avoir raconté le désespoir de son père et la tentative de meurtre dont on disait que Valrémy venait d'être l'objet, ajouta qu'on espérait le guérir. La jeune fille comprit que tout était dissimulé. Elle fut assez souffrante pour garder le lit quelques jours.

Son père passait de longues heures assis auprès d'elle, la regardant avec douceur. Ni l'un ni l'autre n'avaient envie de rompre le silence touchant cette nuit douloureuse.

Une sorte de torpeur régnait sur toute la maison, qu'égayait naguère la voix de Madeleine. Mais au moins, la crise était accomplie. Torancy cherchait à s'habituer à son enfant, si différente désormais de celle qu'il avait tant aimée. La faiblesse de la jeune fille, sa mélancolie languissante lui ajoutaient une séduction nouvelle, à laquelle le pauvre père ne demandait pas mieux que de se laisser prendre.

Madeline tâchait d'oublier. Mais, loin de se croire coupable au point de s'humilier, l'héritière du caractère de fer du vieux Torancy le jugeait injuste et barbare et s'essayait à lui pardonner.

XXXIII

Roland à Madeleine.

— Mon cousin de Vaudricourt, qui connaît nos sentiments, vous écrit pour moi, car je suis trop faible, et quand j'ai voulu vous tracer quelques mots moi-même, je n'ai pas pu. J'avais le regard comme traversé par des ombres bleues, et je ne voyais pas mes lignes. En fait d'ombres, votre cher fantôme se tient au pied de mon lit et ne quitte pas ma pensée. On dit, Madeleine, que vous êtes plus captive que jamais, que vous avez été bien malade. Que sais-je, on dit tant de choses qui m'épouvantent ! On affirme que vous êtes malheureuse, et que la vengeance de votre père vous torture à l'aise au fond de votre maison. Je sais que pour vous, qui êtes fière, tout outrage est un martyre. J'ai vu la mort de si près, que je ne puis encore vous venir en aide. Courage pourtant, ne me cachez rien. Que votre confiance marche de pair avec votre amour. Je veux être digne de l'une et de l'autre.

Rolly, mille francs dans une main, cette lettre dans l'autre, s'en alla vers le logis de Torancy. Prévenu contre Margotte, il comptait sur l'insuccès de sa démarche. A son grand étonnement, la vieille lui ouvrit la porte sans ambages, et lui demanda lentement ce qui l'amenait.

— Il y va du bonheur de votre jeune maîtresse, dit-il ; remettez-lui ceci en secret.

En même temps, il essayait de glisser dans son tablier les deux objets qu'il tenait. Margotte prit la lettre, examina le billet de banque et demanda ce qu'il fallait en faire.

— Gardez-le, ma chère, dit Rolly, c'est la récompense du service que vous me rendez.

— Tenez, monsieur, reprenez ça, je ne vous connais pas et je ne vous rends pas de services. Quant à la lettre, il n'y a point là de secrets, et mademoiselle est partement libre de recevoir les lettres qu'il lui plaît.

Elle s'en alla de son pas tranquille, faisant retentir fièrement ses sabots sur l'escalier, la seule manière dont elle trahit la conscience qu'elle avait de son désintéressement.

Au bout d'un instant, Madeleine se précipitait vers Rolly, toute pâle de joie, lui prenait les mains et le poussait avec une effusion et une vivacité charmante jusque dans le salon où elle s'enferma avec lui.

— Oh ! monsieur, lui dit-elle radiante, que vous êtes bon ! Vous l'avez vu ! vous êtes son parent, son ami ! Vous venez donc me parler de lui. Merci, monsieur.

Et comme Rolly demeurait abasourdi devant ce résultat inattendu d'une mission pour laquelle, disait-on, la baguette de l'enchanteur Merlin eût été nécessaire tant il y avait d'obstacles, elle lui roula un fauteuil, jeta un coussin à ses pieds, le força de s'asseoir et s'assit elle-même en face de lui sur un pliant. Elle le regardait avec ses grands yeux noirs qui lançaient des flammes et couvraient le pauvre bossu d'une sorte de fluide pénétrant.

Cet homme, se disait l'ardente jeune fille, il voyait Roland à toute heure, il était le lien entre les deux anants, il faisait presque partie de cet amour. Aussi, comme elle le trouvait ravissant ! Bien fin qui lui aurait persuadé qu'il était laid et difforme.

— Eh bien ! monsieur, dit-elle, parlez-moi vite de mon pauvre cher ! Sa blessure, sa fièvre, sa vie en un mot, qu'advient-il de tout cela ? Que faut-il craindre et que dois-je espérer ?

En quelques mots, Vaudricourt la mit au fait

de la situation, qui n'offrait nulle complication dangereuse. Elle se leva d'un bond et battit des mains. Sa figure rayonnait d'une joie ineffable. Puis cette joie se résolut en larmes, et elle tomba à genoux pour remercier Dieu avec un mouvement si simple et si vrai, que Rolly, profondément ému se leva avec respect.

— Je dirai à M. de Valrémy que vous êtes une sainte et brave fille, et qu'il est noblement aimé.

— Ne dites pas noblement, monsieur, dites éperdument. Dites-lui qu'il est mon espoir en ce monde, et que le paradis sans lui n'existe pas pour moi... Pauvre Rolland ! Souffre-t-il beaucoup, monsieur ?

— Quelquefois, mademoiselle, mais la fièvre le plus souvent l'abat et engourdit ses douleurs.

— Dites-lui que mon rêve était de le veiller durant ces longues nuits, mais que, retenue loin de son chevet, je ne puis que prier. Margotte m'a dit hier de faire une neuvaine pour lui, que cela lui porterait bonheur. J'ai couru à l'église, j'y ai fait brûler deux cierges, j'ai supplié la bonne Vierge comme je savais ; j'y retournerai demain et tous les jours. Vous verrez que le bon Dieu aura pitié de nous qui sommes si malheureux !

— Êtes-vous donc à ce point maltraitée, pauvre enfant, et ce qu'on nous raconte est-il aussi douloureusement exact ?

— Maltraitée ! moi, monsieur ! Oh ! qui donc peut répandre de telles infamies ?..... Mon pauvre père, si bon, si dévoué, si.....

Tout à coup elle se souvient de ce qui s'était passé. Elle vit Roland tomber sous la balle de ce père dont elle faisait l'éloge : elle songea que tous ces malheurs venaient du capitaine, et s'arrêta en cachant son visage. Elle semblait demander grâce pour lui et pour elle-même.

— Répondez vous-même à ce pauvre garçon, mademoiselle Madeleine, dit Vandricourt attendri, cherchant à détourner ces tristes idées. J'aurai demain l'honneur de prendre votre lettre et de vous apporter d'autres nouvelles. Comment ne vous adorerait-il pas ?...

— J'en ai besoin, monsieur, et c'est justice, car j'ai donné tout mon cœur.

XXXIV

Madeline à Roland.

— Je ne vous parlerai de rien de ce qui est arrivé. Je ne vous dirai qu'une chose : mon père consent à notre amour, à notre mariage que je considérais comme un rêve auquel on songe tout éveillé. Vous ignorez peut-être que j'ai vu tout ce qui s'est passé entre vous et lui. Quand vous êtes tombé, la nuit s'est faite en moi, et c'est longtemps après que je me suis retrouvée couchée et et malade avec beaucoup de monde autour de moi, des gardes, des médecins, Margotte, mon père qui me regardait avec une triste inquiétude. Alors je me suis seulement rappelée de ma visite, car j'ai cru quelque temps avoir eu un cauchemar.

— Mon pauvre père ! Il a agi comme il savait ; il faut lui pardonner, car c'est un vieux soldat plein d'honneur qui n'avait que moi à aimer, qui m'honorait comme un créature privilégiée, et qui m'a cru avilie... Mais si vous saviez comme aujourd'hui, par sa sollicitude, il me relève du coup terrible qu'il m'a porté. Je lui ai pardonné moi-même, et touché à vous du bout du doigt pour ma cause était un crime que je ne croyais pas excuser jamais. Je vous aimais, vous étiez sacré pour les miens ; c'est ainsi que je comprends l'amour.

— Roland, les mauvais jours sont passés. Voilà notre épreuve qui tire à sa fin, et votre blessure va guérir. On dit que bientôt, dès que la plaie sera cicatrisée, vous marcherez avec l'appui d'un bras. Ce bras-là sera mon objet d'envie, et j'aurai bien

de la peine à m'empêcher de rétablir pour mon usage notre chère passerelle afin d'aller reprendre aux voleurs ce doux fardeau qui sera vous. Des amants qui vont bientôt être des époux, on leur passe tant de choses ! Voyez comme ce serait innocent et bon d'errer sous vos grands arbres échevelés, enchevêtrés, autour de votre vieux château qui sent les revenants à faire frémir, votre vieux château dont j'ai eu si peur, et qu'aujourd'hui je contemple curieusement de ma fenêtre des heures entières en songeant qu'il vous renferme. Il est transparent, je vous assure, malgré ses grosses murailles. Vous ne vous trompez pas quand vous dites que mon fantôme est assis près de vous. Je ne vous quitte guère en esprit, et s'il est une communication mystérieuse que cette tension constante de la pensée puisse établir, il ne m'étonne point que vous la ressentiez. Je vous écrirai chaque soir de longues lettres où je mettrai le secret de cette âme nouvelle et vivace qui existe depuis vous en moi. Si vous le vouliez même j'y joindrais toute cette Espagne de châteaux magnifiques que je bâtis, car sachez que mon imagination ne s'arrête pas lorsqu'il s'agit de l'avenir à nous deux. Quel que soit le moyen, je voudrais vous distraire, mon pauvre chevalier. Laissez faire mes bavardages, riez, mais gardez-vous de plaisanter jamais sur la sincérité qui s'y répandra.

— La sincérité, est-ce aussi votre vertu, Roland ? Songez que je suis trop fière pour supporter le mensonge dans les choses de cœur. Il vaut mieux mille fois l'abandon brutal et la ruine sans lui. Reculez, si cette vertu vous manque, reculez, je vous en conjure à genoux. Il en est temps encore. Mon chagrin me brisera peut-être, mais vous ne vous reprocherez rien, et je vous aimerai jusqu'à la fin. Ajoutez que nous aurons fait notre devoir et que vous ne serez point parjure. Un gentilhomme ne sait point l'être, dit-on.

XXXV

Le lendemain, Rolly revint chercher cette lettre ; comme la veille, il s'en alla sous le charme. Torancy laissait sa fille parfaitement libre de ses actions, mais il ne se montrait point. Cette mise en demeure de se décider, cette perspective de mariage, effrayante pour un affamé de liberté et d'imprévu, dépoétisèrent beaucoup Madeleine aux yeux de Roland.

— Voilà pourtant l'amour, aujourd'hui ! s'écriait-il. Où est le pays du sentiment ? Où est la carte de tendre ? Vous offrez des guirlandes de roses, on comprend des chaînes d'acier. Vous vous répandez en madrigaux, galanteries, cajoleries, mièvreries, sucreries, que sais-je ? On vous répond boulets ramés. Ah ! Rolly ! foin de ces colombes qui n'ont point d'ailes et ne savent pas s'envoler. Celle-ci est charmante, mais il faut avouer qu'elle y met de l'indiscrétion.

Rolly de Vandricourt entra dans une grande défiance. Il croyait Valrémy sincèrement amoureux. En voyant Madeleine, il avait admis de prime-saut que son cousin en ait eu la tête tournée, comme il ne cessait de le chanter sur tous les tons.

Alors, il se sentit saisi d'une immense pitié. Il vit bien que l'attrait du moment était le seul sentiment en jeu du côté de Roland.

— Allons, se dit-il, si je ne puis la guérir, je pourrai peut-être la sauver.

A quoi bon parler des lettres de Madeleine ? Elle s'y livrait tout entière, et Roland n'y répondait que par de laconiques billets. Chaque jour Rolly passait près d'elle de longues heures qui éclairaient par la gaieté les jours brumeux et froids. Il s'ingéniait à la distraire de l'attente. Il lui parlait de son amant et de l'avenir. La pauvre fille l'écoutait avec des yeux avides. On avait, secrètement et dans un massif d'arbres épais, rétabli la

passerelle qui conduisait du parc au jardin de Torancy. Madeleine venait attendre à heure fixe, et ils rentraient ensemble, elle appuyée à son bras, lui troublé de tant de grâce et pénétré par cette affection en quelque sorte passionnée dont elle l'entourait, car il semblait à Madeleine qu'il était comme un reflet de Roland.

— Bonjour, mon voisin," disait-elle en lui tendant la main et de sa meilleure voix.

Qui pouvait savoir ce que c'était que les rêves de ce pauvre être disgracié auprès de cette belle enfant qui oubliait sa laideur, lui serrait doucement les mains, le regardait languissamment, mais tout cela pour qu'il lui parlât d'un autre.

Dans ces tête-à-tête, qu'il avait fini par trouver délicieux, jamais il n'était question de lui. Toujours une ombre entre eux qui l'interceptait tout entier aux yeux de Madeleine. Certes, personne n'était moins égoïste que Rolly, mais quelquefois cette pensée se faisait jour malgré lui et le faisait souffrir. En tous cas, il était loin d'attribuer à l'amour ce sentiment de malaise. Penser à l'amour ! Il n'était sorte de raillerie dont ce sage ne se fût flagellé pour une telle folie.

A son retour, il retrouvait Roland chaque jour plus ennuyé de cette correspondance, pour laquelle il ne savait plus où trouver ses faux-fuyants et ses mauvaises raisons. Il se voyait dans une impasse. Enchaîné par sa loyauté, Rolly conseillait encore à Madeleine la patience et condamnait ses doutes. Il n'avait pas accepté la mission de desservir son cousin, et d'ailleurs il comprenait bien que la désabuser eût été terrible. Près de Valrémy, non sans se faire violence, il exaltait la jeune fille, et l'orgueil chatouillé par ces éloges réveillait quelquefois chez celui-ci ce goût qu'il gardait pour Madeleine. Mais, mieux que personne, Rolly le sentait, tout cela n'était que des attermolements.

Un jour, Valrémy reçut du capitaine Torancy une lettre ainsi conçue :

— Monsieur,

— Vous savez depuis quinze jours que je consens au mariage de ma fille. Mon enfant souffre de ces délais. J'attends votre aveu et votre demande en règle. Je vous salue.

— TORANCY.

— Quel Seythe ! s'écria le jeune homme. Eh bien ! puisqu'on m'y oblige, non, mille fois non ! A-t-on idée d'une semblable contrainte ? Il ferait beau, sur ma foi, qu'il fût sérieusement question de ce mariage-là ! La marquise, qui ne parle que de nos seize quartiers, lui présenter le quartier maître ! Quel vaudeville !

Ajoutez que cet ancien brave dirait partout qu'il m'a forcé la main. Le mariage par lui-même n'est pas déjà si amusant. Rompons donc, puisqu'il le faut, et cette fois de telle sorte qu'on n'y puisse revenir une seconde.

(A suivre.)

Decisions Judiciaires concernant les Journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve " prima facie " d'intention de fraude.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.
Enregistrée à Ottawa et à Washington.
Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.
25 cents la boîte.
LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative.
La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.
Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.
50 cents le flacon.
LAVIOLETTE & NELSON,
Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens,
1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
Enregistrée à Ottawa.
PRIX 25 CENTS LA BOITE.
LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

La Poudre **CORYZINE**, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.
PRIX 25 CENTS.
Enregistrée à Ottawa.
LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

La **PRESCRIPTION** du **DR NELSON** pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

Le Baume de Jeunesse DES DAMES

Pour embellir et préserver le Teint.

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

Flacon d'Essai seulement 25 cts.

A VENDRE.

10,000,000

De Pieds de Bois de Sciage

De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSI—

Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.

A. HURTEAU & FRERE,

Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,
MONTREAL.

E. A. D. MORGAN, B. C. L.

AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba

112 RUE ST. FRAS-XAVIER.

Boite B. P., 310.

Fréchon, Lefebvre & Cie.

245 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

BRONZES ET ORNEMENTS
D'EGLISES

Chasublerie, Vases Sacrés, Soieries,
Vins de Messe, Huile d'Olive,
Cierges, etc.

Balance d'un Stock de Banqueroute à grande réduction.

MAGNIQUES CHROMOS DE LA MORT
DE ST. JOSEPH.

CREVEN COTTON CO.
BRANTFORD, ONT.

Cotons à Draps,
Sheeting Écrus.

AGENT: S. DAVISON
16 Colborne Street, Toronto.

J. C. DANSEREAU,
Éditeurs-Propriétaires.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH.

CADIEUX & DEROME

1603, Rue Notre-Dame, Montreal.

TAPISSERIES! TAPISSERIES!

DE TOUS LES GENRES ET DE TOUS LES GOÛTS,

Depuis 5 cents à \$2.50 la pièce.

Patrons des plus Nouveaux!

TAPISSERIES POUR APPARTEMENTS,
POUR PLAFONDS,
BORDURES, DECORATIONS, ETC.

Voici de nouveau le printemps, la saison où tout change, tout se transforme, tout prend une toilette nouvelle, depuis la nature, qui abandonne son manteau glacé pour se parer d'une robe verte éclatante, jusqu'à l'homme qui quitte son *capot* de fourrure, jusqu'aux maisons que l'on crépit, que l'on blanchit, que l'on peint, que l'on décore, que l'on tapisse. La tapisserie, c'est là la toilette d'une maison, et, chacun le sait, pour avoir une jolie toilette, il ne suffit pas de dépenser beaucoup d'argent. Une personne de goût peut être mieux vêtue avec un peu d'argent qu'une autre habillée luxueusement, mais avec mauvais goût. Il en est de même des maisons: prenez votre tapisserie parmi les patrons nombreux et bien choisis, votre demeure aura bien meilleur air.

Examinez ceux de la librairie **CADIEUX & DEROME**, rue Notre-Dame, vous y trouverez des modèles de toutes espèces, et à la portée de toutes les bourses.

ON ENVOIE DES ECHANTILLONS SUR DEMANDE.

CRYSTAL PALACE OPERA HOUSE

CARRÉ DOMINION, EN FACE DE L'HOTEL WINDSOR

ROLAND G. I. BARNETT, Locataire et Gerant

COMMENÇANT MERCREDI, 6 AOUT

"IOLANTHE"

PRIX POPULAIRES: 50, 35, 25 et 15c. LOGES: \$5.00 et \$6.00.

Plumes Teintes en Noir
BRILLANT.

WILLIAM SNOW
FABRICANT DE

PLUMES d'AUTRUCHES
2025 Rue Notre-Dame, Montreal.

Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

"L'ART ET LA MODE"
JOURNAL ILLUSTRÉ

Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.

Prix de l'Abonnement: \$12 par An
Frais de poste non compris.

S'adresser: RUE HALEVY, No. 8
En face de l'Opéra, à Paris.

JEUNES GENS! LISEZ!
LA VOLTAIC BELT CO.

(COMPAGNIE DE LA CEINTURE VOLTAÏQUE)
de Marshall, Mich., offre d'envoyer leur CÉLÈBRE CEINTURE ELECTRO-VOLTAÏQUE et autres INSTRUMENTS ELECTRIQUES à l'essai, pendant 30 jours aux Messieurs (jeunes ou vieux) affligés de débilité nerveuse, perte d'énergie ou autres indispositions semblables. Aussi pour rhumatisme, névralgie, paralysie, et beaucoup d'autres maladies. L'énergie sont garantis. On ne court aucuns risques, attendu qu'un essai de trente jours est accordé. Des pamphlets illustrés sont envoyés gratuitement à toutes personnes écrivant à la compagnie.

"L'ALBUM MUSICAL"
Recueil de Musique et de Littérature Musicale

Paraît tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte, musique d'orgue et piano, romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs.

PRIX D'ABONNEMENT: \$3.00.
Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centimes.

A. FILIATRAULT & CIE.,
Éditeurs-Propriétaires,
25, Rue Saint-Gabriel, Montreal.
Boite 325, P.O.